

### **Roger Milliex (1913-2006)**

Né à Marseille le 4 juillet 1913 d'un père ajusteur, Roger Milliex, boursier de l'enseignement secondaire, fait ses humanités au lycée Thiers, où il côtoie Roger Garaudy comme camarade de classe. Après des études de lettres et philosophie à Aix-en-Provence puis à la Sorbonne, il obtient l'agrégation de lettres classiques. Nommé en 1935 professeur au lycée de Nogent-sur-Marne, puis en 1936 à l'Institut français d'Athènes, il prend racine en Grèce. Le 1<sup>er</sup> juin 1939, il épouse Tatiana Gritsi (1920-2005), qui deviendra une grande romancière grecque.

En 1940, Milliex est mobilisé à Beyrouth dans l'armée d'Orient. Après la défaite française, il rentre à Athènes et devient un pilier des Français libres à Athènes en 1940-1941. De 1941 à 1945, Milliex est secrétaire général de l'Institut français d'Athènes, où il dirige les études et cache à l'occasion des résistants antinazis dans les bâtiments de l'Institut...

Milliex aura par la suite maille à partir avec le régime monarchiste grec et la dictature des Colonels, mais en continuant fidèlement à consacrer sa vie à établir des ponts entre France et Grèce, tour à tour sous-directeur de l'Institut français d'Athènes (1946-1959), conseiller culturel à l'ambassade de France à Chypre (1960-1971), directeur du Centre culturel franco-italien Galliera de Gènes (1971-1975), élu au Conseil supérieur des Français de l'étranger pour la Grèce, Chypre, Malte et la Turquie (1982-1985), membre de l'Académie d'Athènes (1982-2006), de l'Académie de Marseille (1986-2006) et de la Société des écrivains grecs.

Milliex a écrit, en français et en grec, plusieurs ouvrages, notamment sur Victor Hugo, sur la Résistance et sur la guerre civile en Grèce. Officier de la Légion d'Honneur, chevalier des Palmes académiques, commandeur de l'Ordre du Phénix de la République hellénique, il est mort à Athènes le 7 juillet 2006 et ses enfants ont offert les livres de sa bibliothèque à l'Université de Chypre.

*R. Vaissermann*

## Charles Péguy et les éternelles valeurs grecques<sup>1</sup>

Roger Millieux

En temps de guerre, la seule tâche et la mission propre des-travailleurs intellectuels – M. Constantin Dimaras<sup>2</sup> l'a fort judicieusement marqué au début de la guerre gréco-italienne – est de rechercher et de creuser les motifs profonds de la lutte, l'importance vitale des valeurs menacées, en un mot, l'enjeu spirituel du combat. Sans nul doute les intellectuels de Grèce sont-ils et les plus indiqués et les mieux placés pour mener à bien,, comme ils s'y emploient, ce travail de reconnaissance à travers l'âme riche de spiritualité – antique, byzantine, moderne – qu'ils entendent défendre avec autant d'ardeur, par les armes de la lumière, que leurs frères combattants à la pointe de la baïonnette. Et sur leur champ de bataille à eux, plus encore que sur les hauteurs d'Albanie, ils se passent fort aisément de renforts étrangers. Mais, s'il est vrai que l'hellénisme est le bien commun de l'humanité et que tout homme blanc se sent plus ou moins citoyen de Grèce, peut-être ne mettront-ils point trop d'amour-propre à accueillir des contributions de l'hellénisme étranger, comme celle que je veux apporter aujourd'hui, signes d'une sympathie sans outrecuidance ni ostentation, humbles hommages d'une reconnaissance fondée. Et s'il est vrai aussi que les touristes étrangers connaissent parfois mieux certaines curiosités cachées

---

<sup>1</sup> Article curieusement absent de toutes les bibliographies spécialisées consultées (et même du *Péguy contre Pétain* de Jean Bastaire), d'abord paru dans la revue *L'Hellénisme contemporain*, Athènes, 5<sup>e</sup> année, 2<sup>e</sup> trimestre, janvier 1941, pp. 213-232 et repris dans Roger Millieux, *À l'école du peuple grec. 1940-1944*, Moulins, Éditions du Beffroi, 1946, pp. 41-63 ; il nous a paru intéressant, pour ce seul article, de maintenir les références originales aux éditions alors disponibles. Toutes les notes sont de l'auteur, sauf mention contraire. [N.d.l.R.]

<sup>2</sup> L'écrivain grec Constantin Dimaras (1904-1992), le 15 novembre 1940, avait signé, avec d'autres intellectuels, un manifeste contre l'attaque de la Grèce par l'Italie de Mussolini. [N.d.l.R.]

d'une ville que les habitants eux-mêmes, peut-être y trouveront-ils quelques aspects nouveaux et enrichissants sur cet impérissable esprit grec, lumière et nourriture du monde et, une fois de plus, œcuménique espérance.

L'hellénisme français est particulièrement riche en contributions de cet ordre, célèbres et, certaines, classiques : il suffit de songer à Renan, à Maurras, à Alain, à Valéry, à tant d'autres. En ce temps d'épreuve, leurs chants, leurs témoignages, nous l'imaginons, seront toujours pour nos amis grecs, réconfortants, si besoin est, en tout cas encourageants et bienfaisants.

J'ai préféré leur faire entendre une voix moins officielle, mais peut-être de plus grande portée. Avec le paysan Charles Péguy, nous n'aurons pas à redouter le danger fréquent de la « littérature », du romantisme archéologique. Par bonheur, il n'est point venu sur l'Acropole, ni peut-être même, sauf à l'époque bénie de la scolarité, ne s'y est-il jamais porté en esprit. Il ne fut pèlerin dévot que de Chartres. Non seulement, il ne sortit jamais de son pays, mais il ne sortit même pas de quelques régions déterminées de son pays et d'un assez petit nombre de livres français. Il fut, je ne dirai pas le plus étroitement – car sa pensée profondément enracinée dans un terreau à ce point circonscrit est, par-là même, large comme un chêne et universelle, – mais le plus strictement et le plus spécifiquement français de nos écrivains. Peut-être, avec Hugo, le seul écrivain vraiment national d'une littérature qui s'interdit en général les sources nationales d'inspiration. C'est dire si le témoignage apporté par Péguy à la Grèce, présente les garanties de sincérité et de spontanéité qui en font, à coup sûr, une des plus véridiques et plus valables reconnaissances des valeurs grecques qu'ait tentées une conscience moderne, attentive à la formation lointaine et aux origines authentiques de sa propre spiritualité.

Lorsque le petit garçon de la rempailleuse de chaises entra en 6<sup>e</sup> au Lycée d'Orléans, à la rentrée de Pâques 1885, petit paysan boursier au milieu des fils privilégiés de la bourgeoisie, il crut pénétrer dans un autre monde, le monde de la déclinaison latine,

de *rosa, rosæ*, vrai parterre de fleurs pour sa fraîche intelligence, bientôt le monde de ἡμέρα, ἡμέρας et, par une lente initiation, tout l'univers sacré des « humanités » gréco-latines. Il s'appropriera ainsi la seule vraie richesse qu'un fils de pauvre bien né pouvait alors envier aux classes dirigeantes, et la clef d'or qui lui ouvrit enfin les portes de l'École normale supérieure. C'était au grec surtout qu'il croyait devoir ce succès temporel. Aussi aurait-il voulu pouvoir s'embarquer, en pèlerinage d'action de grâces, vers le pays prestigieux que l'on doit visiter jeune, sous peine de ne le visiter jamais. L'essentiel : l'argent, manquait. Il lui fallut se contenter d'un symbole modique, descendre jusqu'à Orange et s'offrir la jouissance désormais inoubliable, d'y voir représenter *Œdipe-Roi* avec Mounet devant le grand mur. Ce fut néanmoins pour le beauceron Péguy une vraie expédition et pour l'étudiant pauvre un tel tour de force financier que plus tard, il s'en glorifiera souvent, sur ce ton d'épopée militaire qu'il aimait donner à toute sa vie : « Nous avons gagné la bataille d'Orange. »

D'autres batailles, civiques et intimes, devaient jusqu'à la fin de sa vie qui fut courte, occuper, assiéger cette âme de travailleur et d'apôtre et ne lui plus permettre ni repos, ni vacances, ni, à plus forte raison, même une brève escapade vers « les Orient », comme il disait, selon un mot pittoresque de Courbet<sup>3</sup>. Il n'en restera pas moins fidèle et reconnaissant au grec, comme au latin, surtout après avoir déposé le masque universitaire, sorbonnard et normalien, qu'un temps – Dieu merci très court – il avait essayé de porter sur son vrai visage de fils du peuple, heureusement réfractaire, comme un beau vase de bonne terre, imperméable à toutes les contaminations. Il ne fit pas de l'hellénisme son métier et son enseigne, mais, ce qui est infiniment mieux, il en fit sa nourriture, une de ses nourritures terrestres.

Ne nous attendons pas à trouver sous sa plume un hommage en forme et cohérent aux valeurs grecques dont il s'est alimenté. La méthode linéaire du discours universitaire n'est pas son fort ; il y préfère la manière plus touffue et plus vivante des livres

---

<sup>3</sup> À un jeune peintre qui venait confier ses projets de voyage au vieux maître indigné : « Vous partez dans les Orient ? Vous n'avez donc point de pays ! »

bavardages à la Socrate et des (apparemment) bâtons-rompus à la Montaigne. C'est à travers toute son œuvre qu'apparaît en thèmes concentriques, l'hellénisme de Péguy, sa vision personnelle de l'hellénisme, saisie au point de recoupement de tous ces thèmes particuliers.

Dans la ferveur hellénique de Péguy, on identifie tout naturellement celle de l'humaniste, mais aussi celle du chrétien, et peut-être encore celle du patriote français.

### **Vision humaniste de l'Hellénisme**

La mystique humaniste comme toute mystique est à la fois culte révérenciel et appropriation intime, religion et amitié. Péguy a précisé lui-même qu'il convenait d'aborder un texte ancien dans ce double esprit : « l'accueillir comme un hôte auguste et pourtant familier »<sup>4</sup>.

Il a su mieux que quiconque respecter les textes antiques. Il est volontiers parti en guerre contre tous ceux qui d'une façon ou d'une autre, ne les respectaient pas ou pas assez, contre les plus brutaux des sacrilèges et contre les plus pesants, tous pauvres modernes déspiritualisés, desséchés<sup>5</sup> par un scientisme superstitieux, matérialisés par le positivisme ambiant. Contre ceux qui, au nom d'humanités dites « modernes », voulurent, à une certaine époque de l'histoire de l'enseignement français, détrôner les humanités gréco-latines, véritable sabotage de la culture qui, selon Péguy, risquait de ruiner tout l'héritage de la Renaissance et que, dans son indignation, il rattachait étroitement à une repoussée de l'éternelle barbarie, aujourd'hui pseudo-scientifique et basement technique. Contre ceux qui, pour justifier cette mesure radicale, osaient prétendre que nous sommes plus intelligents que les Grecs, en vertu des méthodes de nos sciences exactes et que les théories des philosophies et des physiques grecques n'offrent plus qu'un simple intérêt de curiosité

---

<sup>4</sup> Dans *Clio*.

<sup>5</sup> Citons une amusante formule de Péguy qui vise certaine méthode alors inaugurée en histoire littéraire : « Ces desséchés ne parlent que de *sources*. » (Ch. Péguy, *Clio*, édition N. R. F., p. 135).

historique ! (Ceux-là allumaient, non seulement l'indignation de Péguy, mais sa fureur !) Contre ceux enfin, sacrilèges moins grossiers, mais non moins dangereux, qui avaient pris pour métier de manipuler les textes anciens avec leurs grosses mains d'érudits, comme de banals corps chimiques, purs objets de science et de critique, détachés de tout leur contexte humain et de leur sens spirituel profond.

À ces spécialistes qui « établissent » les textes<sup>6</sup> il reproche de ne pas les « entendre », de les « compter » au lieu de les sentir, en un mot de tourner autour, avec de vains instruments de mesure au lieu de les pénétrer respectueusement, docilement, amoureux. Contre eux, le bergsonien Péguy aurait pu retourner la célèbre distinction entre l'analyse scientifique qui prétend étudier du dehors et l'intuition qui tend à êtreindre et épouser l'objet. Lui, c'est de l'intuition et de « la méthode d'art »<sup>7</sup> qu'il se réclame pour la lecture des Anciens.

À l'égard de ces vieux textes sacrés, mais, toujours neufs, Péguy sait allier la vénération à la familiarité. Dans son admirable *Clio*, il évoque avec sollicitude l'« effroyable » aventure posthume où sont jetées les œuvres d'art, toutes menacées – si dure que soit ce marbre de Paros, si patiné d'un soleil de vingt-cinq siècles que soit ce marbre du Pentélique – par une loi commune de désagrégation, de découronnement, d'avilissement. Un tremblant amour le porte vers ces livres qui attendent du lecteur moderne leur achèvement ou leur corruption, leur survie ou leur définitive condamnation à mort : « Une lecture de nous achève ou corrompt cette Antigone ; une lecture de nous couronne ou découronne cet

---

<sup>6</sup> Péguy ne semble pas avoir tenu en grande considération ce labeur philologique. Témoin la boutade suivante : « On nomme leçons les conjectures qui sont dans les manuscrits et conjectures, les leçons qui ne sont pas dans les manuscrits. »

<sup>7</sup> « Vous pouvez, vous, saisir dans un vers d'Homère, dans un mot, une révélation sur les plus augustes profondeurs du monde antique. Vous pouvez recevoir, vous pouvez dans ce chœur de Sophocle, trouver un éclatement soudain. Et dans quatre mots d'Hésiode, une assurance, une certitude entre les plus graves certitudes. » (Ch. Péguy, *Clio, op. cit.*, p. 199).

achèvement d'Homère, cette Iliade et cette Odyssée. »<sup>8</sup> Lire les Grecs est donc une opération grave, mais en même temps, une opération naturelle, physiologique, comme l'acte de s'alimenter. Péguy lit pour se nourrir et en paysan qui aime la nourriture solide et frugale. Aussi écarte-t-il tout ce qui s'interposerait entre lui et sa faim, tout ce qui raidirait et salirait la lecture : les traductions trop « savantes » qui sont un pur ensevelissement du texte, les barbaries archéologiques à la manière de Leconte de Lisle (« avant tout il ne faut pas ressembler à Leconte de Lisle »), hellénisme de bazar, toute la « littérature » qui, durant des siècles et des siècles (« Trois mille ans ont passé sur la cendre d'Homère ») a barbouillé les frais visages des Muses<sup>9</sup>. À cette seule condition, d'un regard respectueux, direct et vierge, sans préjugé ni mémoire, le lecteur pourra vraiment entrer en contact et en familiarité avec la sagesse antique. Il sera digne alors d'être pris en confiance comme Péguy lui-même, par l'une des neuf petites sœurs qui jadis s'en allaient, chaque matin, à l'école, en petits tabliers blancs, chez l'« oncle » Apollon, sous la conduite de Clio, grande sœur de cette famille nombreuse et inspirée.

Ainsi fit Péguy, animé d'une ferveur toujours vigilante pour cette pensée grecque à laquelle il a su rendre son témoignage d'Occidental, de Latin, et de Français et sur laquelle il nous paraît avoir eu plus même que des aperçus très personnels : de vivantes révélations.

Il n'a pas ménagé son enthousiasme pour « ce peuple de fécondité », « ce peuple d'art », comme il le nomme dans *Les Suppliants parallèles*. Et plus d'une fois, il a insisté sur le caractère unique, irremplaçable des dons spirituels faits par ce peuple à l'humanité. Dans une de ces magnifiques, interminables énumérations dont il a le secret, il a évoqué un jour, avec tout à la fois une sorte de familiarité géographique et de nostalgie spirituelle, tout le vaste monde de l'hellénisme « unique au monde, unique dans l'histoire »<sup>10</sup>. Il a fêté, en termes splendides et que l'on nous permettra de préférer à toutes les plus lyriques

---

<sup>8</sup> Ch. Péguy, *Clio*, *op. cit.*, p. 36.

<sup>9</sup> L'image est Péguy dans *Clio*.

<sup>10</sup> Ch. Péguy, *Clio*, *op. cit.*, p. 17.

cantilènes, l'apparition dans ce monde circonscrit, la naissance charnelle du miracle grec, bien commun et œcuménique : « cette invention unique ; cette institution composée, née d'une seule race, inventée, forgée plus qu'imaginée, créée, enfantée, par une seule race et dans une seule race, née d'un seul peuple et poussée, tiédie, fomentée d'une seule terre pour l'humanité »<sup>11</sup>. Le paysan Péguy ne pouvait aimer que les pensées, qui jaillissent du sol comme le blé et les sagesse incarnées universelles mais d'abord incarnées et d'autant plus universelles que plus incarnées. Or Athènes avait été « un pays » et Platon avait été d'un pays ; la Crète (ou Crète), la venteuse Ithaque, Argos, autant de pays ; seule la Sorbonne n'était pas un pays, et ces Sorbonnards – qui sous estimaient les Grecs – seuls (avec Clio), des gens sans pays.

Dans l'histoire de la pensée humaine, il lui apparaissait que des philosophies comme la Platonicienne et la Plotinienne constituaient un apport strictement irremplaçable<sup>12</sup>. Et, d'une façon plus générale encore, l'Hellade avait, sur certains points précis de pensée et de vie, appris à tout jamais aux hommes un art de parler définitif : « Quiconque voudra parler de dieux et de beauté temporelle, de sagesse et de santé, d'harmonie et de divine intelligence, de la destination de la fatalité temporelle, éternellement il faudra qu'il parle le langage antique du peuple de l'Hellade. »<sup>13</sup>

Du reste, Péguy a célébré cette vocation métaphysique du peuple grec, cette aptitude à philosopher, sans propos délibéré, – non à la manière des philosophes modernes qui écrivent des traités, – mais à tout propos, à même la vie et le réel, comme le faisait Péguy lui-même devisant au cours de ses longues promenades en Île-de-France ou en Beauce, dans ses *Cahiers* à propos d'événements actuels et jusque dans ses poèmes : « Ils faisaient des philosophies et des métaphysiques même quand ils disaient et faisaient le contraire, comme ils faisaient des poèmes et des tragédies et des statues et des temples. C'est la meilleure

---

<sup>11</sup> Ch. Péguy, *Clio, op. cit.*, p. 12.

<sup>12</sup> Ch. Péguy, *Cahier de la quinzaine* du 3 février 1907 (*Morceaux choisis. Prose, N.R.F.*, p. 161).

<sup>13</sup> Ch. Péguy, *Morceaux choisis. Prose, op. cit.*, p. 171.

manière d'en faire et sans doute, la bonne, la seule, j'entends très expressément la seule qui soit un peu réelle, qui ait quelque réalité. »<sup>1</sup> Le jour où l'on voudra dresser la dette méthodique de l'Occident à l'égard de la Grèce, et la rassembler en un impressionnant hommage collectif je souhaite qu'on n'oublie aucune de ces reconnaissantes déclarations.

Homme de peu de livres français, Péguy limita aussi sa ferveur helléniste à un petit nombre d'auteurs, mais qu'il prit, une bonne fois comme tables de la Loi, échelle des valeurs grecques : Homère, Hésiode, les Tragiques. À Homère, il donnait la palme comme au poète dont le chant a créé en dignité et les dieux et les hommes. Clio l'affirme à son confident : « C'est le plus grand nom, mon enfant. Les dieux ne seraient rien, et non seulement les dieux, mais les hommes, s'il ne les avait pas chantés. »<sup>2</sup> Il était pour Péguy le « fleuve inépuisable »<sup>3</sup> et la toujours jeune actualité : « Et avant cet ancien qui se nomme Verhaeren, il y a eu cet ancien qui se nommait Homère. » Hésiode lui semblait avoir jeté sur le monde de la vie quotidienne du travail et des hommes un regard également neuf et en même temps tout chargé d'une sage expérience rurale. Quant aux Tragiques, il n'en retenait que deux sur trois : Eschyle (« Le gigantesque Eschyle ») et surtout Sophocle, et singulièrement le Sophocle d'*Cédipe-Roi* et *Antigone* ; il se déclarait classique de la première génération : d'Eschyle et de Sophocle, de Pascal et de Corneille, non de la deuxième, celle d'Euripide (« Ce misérable Euripide »<sup>4</sup>) et de Racine. Il ne voyait « rien d'humain qui soit supérieur au pathétique de Sophocle » et aurait donné volontiers pour un demi-chœur d'Antigone « les trois *Critiques* précédées d'un demi-quarteron de *Prolégomènes* »<sup>5</sup>.

---

<sup>1</sup> Ch. Péguy, *Cahier VII-2*, pp. 38-39.

<sup>2</sup> Ch. Péguy, *Clio, op. cit.*, p. 203.

<sup>3</sup> « Homère est nouveau ce matin, et rien n'est peut-être aussi vieux que le journal d'aujourd'hui. » (Ch. Péguy, *Note sur M. Bergson*).

<sup>4</sup> Ch. Péguy, *Note conjointe*, p. 14.

<sup>5</sup> Sans doute avait-il senti qu'avec Euripide, comme l'a remarquablement remarquablement montré R. M. Guastalla dans son bel essai *Le Livre et le Mythe* (N. R. F., 1940), finit le règne du « Mythe » collectif et nourricier, et

À travers ces livres, peu nombreux mais irradiants, quels furent les apports particulièrement bienfaisants de l'esprit grec pour une conscience moderne, que découvrit la quête perspicace de Péguy, défenseur et lecteur des humanités grecques ? Il ne semble pas avoir insisté beaucoup sur le génie littéraire propre à la Grèce et s'est contenté de souligner qu'Homère (il citait la prière du vieux Priam aux pieds d'Achille) et Platon ont réalisé cette rare et difficile synthèse en quoi il faisait consister et le génie grec et le génie français : «Le maximum de clarté dans le maximum de profondeur.»<sup>1</sup> Ce qu'il a retenu et exalté surtout, comme il est naturel dans tout humanisme vivant, c'est la vision grecque de l'homme telle qu'elle lui a été révélée, en relisant Homère et Sophocle.

À ses yeux, les Grecs ont donné à leurs types humains et à leurs créations en général une double (et unique) dignité : la grandeur et la pureté. L'humanisme grec, comme celui de Shakespeare et de la Renaissance, et avant lui, a poussé l'éternel cri d'admiration que n'avait pas non plus ignoré le Psalmiste : « *How beauteous mankind is !* » Et Péguy l'a montré dans deux cas privilégiés : le Vieillard, le Suppliant, le Suppliant surtout – l'un et l'autre ordinairement si rejetés, si méprisés, si écrasés par les puissants du monde actuel. C'est qu'en effet, nous dit Péguy, ces modernes vivent dans le seul monde qui n'ait point été de quelque spiritualité, étant le monde du culte absolu de l'argent. Ces modernes sont sans âme – c'était là la grande accusation lancée par Péguy contre ses contemporains –, tandis que le monde antique, le monde grec regorgeait d'âme et de spiritualité.

Il faut citer le passage où pour faire ressortir et rougir la mesquinerie des gérontocrates sans pudeur de son temps, le polémiste humaniste dresse, avec quelle chaleureuse compréhension « du dedans » et un vrai accent de familiarité lyrique, la grande figure de Nestor, de l'Ancien dans la cité :

---

commence la « littérature », qui est recherche et culte des différences personnelles, égotisme.

<sup>1</sup> Ch. Péguy, *Note conjointe*, p. 17.

Nul n'est grand comme le vieillard dans la prosodie païenne, nul n'est grand comme le vieillard dans la cité antique. Et il serait trop long d'en énumérer les raisons. C'est la sagesse ; et c'est l'antiquité même. C'est qu'ils savent des histoires de l'ancien temps. C'est aussi l'avancée de la grande mort, si grande dans la cité antique. C'est l'imminence d'un jugement tout de même et la dernière instance et Charon et Virgile et l'obole et la barque et Minos et Racine et Thésée et la descente aux pâles Enfers. Et c'est la race, et c'est les autels des aïeux et c'est ce qui ne recommencera jamais, et cette jeunesse que l'on ne verra plus. Et c'est le conseil des anciens. Et c'est cette longue histoire, l'histoire de la cité, l'histoire de la race, leur propre histoire. C'est cette longue mémoire pleine et montante comme un épi. Dorée comme un épi. Mûre comme un épi. Blonde comme un épi. Chaude comme un épi. Et d'être écouté par les jeunes hommes.<sup>1</sup>

Dans ce sens tout familial, patriarcal de la cité antique, ne retrouvons-nous pas, si ce n'est pas trop dire, et tout Péguy et toute la Grèce et les attachements péguystes au passé vivant, à la tradition organique des véritables cités charnelles et aussi, exprimée dans un langage plus direct et plus poétique, l'âme intensément communautaire qui remplit telle grande harangue de chef grec à la belle époque, celle même par exemple qui inspire l'immortelle oraison funèbre de Périclès chez Thucydide ? Il y a Nestor, mais il y a aussi et surtout Priam aux pieds d'Achille, le peuple thébain aux pieds d'Œdipe, Œdipe lui-même, type suprême et consacré du Suppliant.

C'est sur ce point précis de la psychologie, disons même de la philosophie du Suppliant dans la cité grecque que Péguy, ayant reposé sur Homère et sur Sophocle ce regard vierge et prêt à tous les étonnements que doit être, comme il l'a dit, celui du parfait lecteur comme celui du philosophe, abonde en vues personnelles et, semble-t-il, inédites qu'il nous a livrées dans *Clio* et dans *Les Suppliants parallèles*. En premier lieu, il a découvert qu'à la différence du monde chrétien où, par l'Humanité mortelle du Christ, par les Saints, par la Vierge, les hommes communiquent avec Dieu et se rattachent à lui d'un lien en quelque sorte familial,

---

<sup>1</sup> Ch. Péguy, *L'Argent, suite*, pp. 223-224.

dans le monde antique les hommes ne participent pas à la vie des dieux, qu'il y a pour ainsi dire un décalage entre l'Olympe et l'humanité et peut-être même une secrète hostilité de cette humanité qui les subit, contre ces dieux qui lui sont superposés et qui n'ont rien de commun avec elle, sinon de trop humaines imperfections. Sous l'envie des hommes à l'égard des dieux et de leur immortelle jeunesse, Péguy décèle une sorte de mépris, comme s'ils reprochaient à ces êtres supérieurs de n'être pas périssables et par là d'être dépourvus « de la plus grande, de la plus poignante grandeur [...] cette grandeur unique que confère à l'homme d'être incessamment exposé. »<sup>1</sup> Si la triple grandeur de l'homme est : la mort, la misère, le risque, les hommes ont le droit de penser que, de ce point de vue, les dieux de l'Olympe, dans leur sécurité, sont trois fois moins grands que les mortels. Heureusement, il y a les Héros et avec eux se rétablit la communication. Grâce à leur « usagère expérience du sort » les héros sont vraiment du même monde que les hommes, participent aux mêmes dangers et aux mêmes grandeurs. Hector ou Simoïsios<sup>2</sup> ou Antigone, ils courent le risque par excellence le plus pathétique ; celui de mourir jeunes. Mais mourir, en grec, c'est toujours τελευτώ : « finir », donc remplir son destin ; la mort du héros le plus jeune est toujours un achèvement, la réussite – en une seule journée pour Antigone, en quelques instants pour le guerrier – d'une vie comblée, c'est-à-dire admirablement remplie. Homère avait confusément senti là que « les dieux ne sont pas pleins et l'homme est plein ».

Mais il est une grandeur particulière, une hauteur à laquelle ne peuvent descendre les Olympiens : c'est celle d'Œdipe, le plus grand héros tragique grec, la misère de l'errant, de l'aveugle, de l'exilé, en un mot du Suppliant. Les dieux sont incapables de devenir aussi grands qu'Œdipe. Ici<sup>3</sup> l'analyse – ou plutôt la vivante intuition – de Péguy devient particulièrement heureuse et

---

<sup>1</sup> Ch. Péguy, *Clio*, p. 214.

<sup>2</sup> Simoïsios, fils d'Anthémion, tué par Ajax dans *l'Iliade* (IV, 482-489). [N.d.l.R.]

<sup>3</sup> Ch. Péguy, *Les Suppliants parallèles*, *Cahier de la quinzaine* du 17 décembre 1905 (*Morceaux choisis*. Prose, p. 131-144).

originale. Dans tout dialogue antique, affirme Péguy, c'est le suppliant qui « tient le haut du dialogue » et non, comme aujourd'hui, le supplié. Le supplié est un homme heureux, c'est-à-dire, pour les Grecs, un homme menacé et qui ne doit pas garder trop bonne conscience de sa prospérité, car, littéralement, c'est lui « qui est à plaindre ». Sans doute convient-il de ne point tomber dans le ridicule d'imaginer que cette croyance orientait la conduite pratique du Grec moyen dans un sens rigoureusement opposé à celui où vont les efforts quotidiens d'un moderne. Le bon sens nous dit par la bouche de Péguy : « Ils étaient des hommes comme nous ; ils aimaient mieux le bonheur que le malheur et communément le beau temps que la pluie. » Néanmoins, pour eux profondément heureux restait synonyme de « marqué par la Fatalité ». Par contre coup, ils exaltaient la dignité du Suppliant, non pas en vertu d'une Charité, comme dans le christianisme, mais parce qu'ils voyaient dans ce représentant des Dieux, un homme plus expérimenté et plus sage, ayant été plus éprouvé et bien vu des dieux, comme tous ceux qui « ont fait leur preuve qu'ils étaient des hommes plastiques aux doigts statuaires de la fatalité... témoins ambulants de la fatalité..., deux fois œuvres des dieux. » À partir du moment où les dieux ont ainsi imprimé leur poinçon sur une argile humaine, cette argile devient sacrée aux autres hommes. Et le Suppliant est exempt de cette platitude du « candidat » moderne, il est digne et grand comme un réquisiteur, comme un « ambassadeur », grave parce que mieux sachant et plus pur ; il a droit à sa supplication. Et voilà pourquoi *Œdipe-Roi*, aux yeux de Péguy, est la plus grande tragédie antique<sup>1</sup>. Le jeune normalien, pèlerin d'Orange, garda toute sa vie l'image de Mounet-Sully dans son grand rôle d'alors et surtout la vision finale du départ d'Œdipe sur un véritable chemin des champs qui prolongeait le chemin du théâtre : « quand il s'en allait par un tout misérable mais véritable commun sentier qui devait aboutir à quelque chemin vicinal d'un département français », avec ces sandales d'aveugle tâtonnant sur les cailloux pointus, dans la

---

<sup>1</sup> Il définissait ainsi le drame antique : « La tragédie antique est essentiellement une démonstration de la supplication antique, introduite par une intervention de la fatalité. »

poussière, dans la boue. Alors l'Œdipe mendiant lui avait paru infiniment plus grand, plus haut que l'ordinaire, le banal, l'heureux Œdipe-Roi du début et il avait nettement senti que la courbe de la tragédie était non pas descendante, mais ascendante et qu'il y avait dans le destin d'Œdipe non pas chute et catastrophe, mais promotion et ascension. Littéralement « la plus grande opération du monde » parce que la plus haute ascension spirituelle : de la commune félicité royale à la dignité supérieure du mendiant, de l'aveugle, du proscrit.

Tout un Péguy généreux et humain éclate dans ce portrait de Suppliant selon les Grecs, le Péguy du cahier *De Jean Coste* tout consacré au problème de la misère, le Péguy du *Mystère de la charité de Jeanne d'Arc* angoissé par le même problème et secrètement ému de constater que les anciens avaient été présents à la misère humaine et, à leur manière, en avaient assumé la charge dans leur cité. Le Suppliant, c'est-à-dire le misérable sous toutes ses formes « citoyen sans cité, tête sans regard, enfant sans père, père sans enfants, ventre sans pain, nuque sans lit, tête sans toit, homme sans biens » n'était pas abandonné à lui-même comme dans ce triste monde moderne. Il avait droit de cité, il avait même un patron divin : Zeus, non pas le froid et très répréhensible Zeus olympien de la religion officielle, mais le Zeus d'Antigone et d'Œdipe « des lois non écrites, de l'hôte, du foyer, de la maison, de la cité », le Zeus de la cité charnelle, le Zeus ξένιος. Dans la famille nombreuse de Clio et de ses petites sœurs, il faisait assez piètre figure, ce père qui ne pensait qu'à courir les jupons, mais il avait une chose pour lui, la seule qui pouvait le sauver, c'est « qu'il était le Dieu des portes et du seuil des portes » et que sa protection auguste couvrait universellement toutes les sortes de détresses et de supplications. Clio nous en assure : « dans tout cet unique monde hellénique, pas une main sur terre et sur mer ne se levait suppliante, pas un naufragé de la terre et de la mer, pas un hôte, pas un voyageur, pas un navigateur, pas un pèlerin, pas un criminel ne se présentait au seuil d'une porte sans que la majesté de mon père le revêtît d'un impérissable manteau ; et il était enveloppé de toute la majesté de mon-père. Voilà ce qui le sauve le

vieux. »<sup>1</sup> Péguy en était si persuadé qu'il voyait là – il l'a écrit à plusieurs reprises – l'essentiel de la vraie, de la profonde religion antique, et peut-être sa seule forme réelle et vivante.

Plus d'une fois, Péguy, toujours fidèle à cette méthode de pensée et de présentation que Pascal, une fois pour toutes a nommé : l'ordre du cœur<sup>2</sup>, a repris ces deux thèmes essentiels du Vieillard et du Suppliant qui livrent peut-être le plus clairement le secret de grandeur humaine enfermé dans l'âme grecque antique, ce par quoi elle sut attirer Péguy l'humaniste, Péguy le socialiste de « La Cité Harmonieuse », nous dirons bientôt Péguy le chrétien.

Il est un second caractère spirituel de cette civilisation que Péguy semble avoir découvert comme une autre révélation plus importante sans doute encore à ses yeux ; mais que, malheureusement, il ne lui fut pas donné de mettre en lumière avec autant d'ampleur que le précédent. Dans ce *Dialogue de l'histoire et de l'âme païenne* intitulé *Clio*, nous voyons la muse lui confier une tâche inédite. Avant que Péguy n'invoque « ses grandes femmes » – elle fait allusion sans doute à sainte Geneviève et à Jeanne d'Arc – qu'il se laisse donc aller encore une fois à « son âme païenne ». Prenez toute une journée, lui ordonne-t-elle, une grande journée de travail : « Mettez ce grand nom d'Homère en tête de votre papier. Écrivez-nous un *Homère, essai sur la pureté antique*. »<sup>3</sup> Cet essai, à notre connaissance, Péguy ne parvint pas à l'écrire et nous ne possédons que la ligne générale de son propos. Il y aurait montré que rien n'était aussi pur, aussi pieux qu'Homère, que le foyer, que la cité, que l'hospitalité antique – et que même la beauté grecque ne ressemble pas à la trouble et impure image que s'en sont faites, dans leur avilissement, certains pauvres modernes : « Il est temps de le dire, Péguy, et il faut leur expliquer cela : la beauté antique n'a pas toujours été située dans des cuisses russes. »<sup>4</sup> C'est seulement chez un Hugo<sup>5</sup> parfois,

---

<sup>1</sup> Ch. Péguy, *Clio*, p. 17.

<sup>2</sup> « Cet ordre consiste principalement à la digression sur chaque point qu'on rapporte à la fin pour la montrer toujours. » (Pascal, *Pensées*, fr. 283).

<sup>3</sup> Ch. Péguy, *Clio*, *op. cit.*, p. 203.

<sup>4</sup> Ch. Péguy, *Clio*, *op. cit.*, page 204.

comme dans « Booz endormi », qu'il retrouvait ce regard païen si neuf sur les choses, le même chez Homère, Hésiode, Eschyle. De toute sa pensée saine, de tout son cœur intact et farouchement chaste, il fuyait les imaginations malsaines et les sentiments frelatés des modernes, et exorcisait toute cette corruption en faisant apparaître le blanc visage d'une sagesse printanière et immarcescible qui garde encore quelque chose de la fraîcheur édénique évoquée au début d'*Ève* :

Vous n'avez plus connu cet auguste festin,  
Et la sève et le sang plus purs qu'une rosée.  
La jeune âme avait mis sa robe d'épousée  
Et la terre fleurait la lavande et le thym.

Et le jeune homme corps était alors si chaste,  
Que le regard de l'homme était un lac profond.<sup>6</sup>

On comprend maintenant que si Péguy a défendu, maintenu contre certaine barbarie scientifique de son temps « le rare prix de la culture antique, éminemment de la culture hellénique »<sup>7</sup>, ce n'était pas par conservatisme pédagogique – il n'était pas assez universitaire pour cela ! – moins encore par conservatisme social – il était trop anti-bourgeois pour cela ! – mais en fils lucide et reconnaissant de cette nourrice à la double mamelle à qui il devait en partie d'être devenu ce qu'il est devenu : la culture gréco-latine. Nul plus que lui n'a eu conscience que nous sommes strictement des Gallo-Gréco-Romains et que quelque chose d'immense et d'irremplaçable aurait manqué à notre civilisation occidentale « si le talon de cette race et la résonance de ce pas n'avait pas sonné sur le pavé du monde »<sup>8</sup>. Nul mieux que lui n'a évoqué ce mystère,

---

<sup>5</sup> Cf. dans *Victor-Marie, Comte Hugo* l'étonnante trouvaille de Péguy : le regard que porte Hugo, dans « Booz endormi », est un regard de voyant païen. Et encore dans *Clio* : « Il savait ce qui éclate partout dans Homère, qu'il y a plus dans un homme que dans un Dieu qui étonne au loin. » (p. 58).

<sup>6</sup> Ch. Péguy, *Ève*, p. 21 (édition Gallimard).

<sup>7</sup> Ch. Péguy, *Cahier* du 3 février 1907.

<sup>8</sup> Ch. Péguy, *Les Suppliants parallèles*.

cette mystérieuse collaboration de l'esprit Grec et de la force Romaine qui nous ont valu et transmis l'inappréciable héritage de la civilisation antique. Hanté comme il l'était par le problème capital de la liaison du temporel et du spirituel, de l'incarnation de l'esprit dans le temps et l'espace et la matière, Péguy l'a retrouvé ici et nous a montré, avec quel accent d'admiration sous-jacente pour ce grand miracle historique, le soldat romain véhiculant l'hellénisme à travers le monde antique, le légionnaire de Rome, comme quelque vétérinaire arboriculteur des *Géorgiques*, procédant « à cette sorte de greffe unique au monde, unique dans l'histoire du monde où Rome fournit la force et les Grecs la pensée, où Rome fournit l'ordre et les Grecs l'invention, où Rome fournit l'empire et les Grecs l'idée, où Rome fournit la terre et les Grecs le point de source, où Rome fournit la matière et le temporel et les Grecs le spirituel et même ce que l'on pourrait nommer la matière spirituelle. Où Rome fournit le sauvageon et les Grecs le point de culture. »<sup>9</sup>

Mais revenons à l'invocation de Clio. Si elle demande à Péguy de donner à Homère l'attention fervente d'une bonne journée, de travail, en attendant qu'il se consacre tout entier « à ses grandes femmes », qui sont des « éternelles patronnés » c'est que l'âme païenne de Péguy n'est point l'essentielle, qu'elle est en lui mais n'est point tout lui et que pourtant, loin d'être en lutte avec son autre âme supérieure, l'âme chrétienne, elle a avec elle des rapports secrets, des consonances, des harmonies préalables. C'est cela, l'humanisme chrétien de Péguy.

### **Vision chrétienne de l'Hellénisme**

Il serait vain de nier le courant iconoclaste qui, à toutes les époques, a poussé certains esprits, dans le christianisme occidental, à sous-estimer, à mépriser, à condamner même l'humanité préchrétienne. Nombreux furent les mystiques qui, oubliant les sages directives d'un Saint Basile par exemple (dans son « Homélie aux jeunes gens sur le profit qu'ils peuvent retirer

---

<sup>9</sup> Ch. Péguy, *L'Argent, suite* (N. R. F., pp. 142-143).

de la lecture des auteurs profanes ») eurent scrupule à les lire et à les faire lire, depuis saint Ouen, pendant la barbarie mérovingienne, qui traitait Homère et Virgile de « poètes scélérats » jusqu'aux jansénistes qui, en plein XVII<sup>e</sup> siècle, les mettaient en enfer. Mais à côté des mystiques qui excluaient tout cet héritage antique, exista toujours le courant contraire de ceux qui prétendaient l'accueillir comme un bien propre, le baptiser, l'incorporer à la Révélation Pour nous en tenir à l'humanisme chrétien médiéval – qui reste encore le moins bien connu –, les deux Renaissances : la carolingienne et celle du XII<sup>e</sup> siècle nous ont donné de beaux exemples de cet effort de sympathie et d'intégration. C'est Alcuin, le précepteur de Charlemagne, qui écrit que la vertu, la vérité, la justice sont biens naturels et que les philosophes anciens qui les ont connus et aimés nous sont très proches, ne différant de nous que par la grâce et le baptême. C'est l'École de Chartres au XII<sup>e</sup> siècle qui commente la Genèse par le *Timée* et oriente le platonisme vers la vie mystique, celle de Cîteaux, qui s'aide des formules très humaines du *De Amicitia* de Cicéron pour définir l'amour surnaturel de Dieu. Péguy chrétien suit, à l'égard de la sagesse grecque, cette seconde tradition d'amitié compréhensive et de vivante adaptation à la sagesse évangélique.

Il était si éloigné du fanatisme antihumaniste que la pure figure d'Hypatie, dernière servante et martyre des dieux abandonnés et qui avait donné à Leconte de Lisle l'occasion d'un couplet anti-chrétien, lui inspire quelques lignes émues où il reconnaît à Hypatie « une situation presque unique dans un Panthéon des mémoires qui n'est pas au bout de la rue Soufflot ». Pourquoi cette situation exceptionnelle ? D'abord par cet exemple héroïque de fidélité dans le malheur, ensuite et davantage parce que cette âme harmonieuse, comme ne le sont jamais ces misérables âmes modernes, une âme accordée et si étroitement, si totalement, accordée à la sagesse platonicienne et plotinienne qu'au moment où tout ce monde antique se désaccordait, elle est restée accordée à ses maîtres, à ses dieux jusqu'à la mort<sup>10</sup>.

---

<sup>10</sup> Ch. Péguy, *Cahier* du 3 février 1907(pp. 166-167 des *Morceaux choisis*).

Pour Péguy, d'ailleurs, tout n'est pas mort de cette âme grecque, tout n'est pas inutilisable de ce savoir antique pour une conscience chrétienne : de l'harmonie défaite, certains accords se sont prolongés jusqu'à nous, tant ils consonnent naturellement à notre âme de baptisés. Certes, Péguy eut toujours horreur des confusions et plus, qu'aucun autre, sut maintenir les nécessaires distinctions fondamentales, affirmer les oppositions de base. Lorsqu'il parle de l'aventure d'Œdipe, il dit « promotion » et non « élection », car ce mot a un accent trop chrétien et trahirait la pensée grecque. On ne saurait éviter avec trop, de soin, pensait-il, ces confusions de vocabulaire qui risqueraient de favoriser des rapprochements illégitimes. Le monde chrétien et le monde païen, nous l'avons vu déjà, sont, théologiquement, sans commune mesure. Les dieux antiques, reconnaît Clio, « ne mordaient pas », tandis que le Dieu chrétien marque les siens d'une « morsure irrémédiable ». Différence radicale qui n'exclut pas cependant des liens de parenté humaine, car avant et après la Grâce, c'est toujours la même nature et « c'est de l'âme païenne que fut faite l'âme chrétienne ».

Le monde chrétien rejette Zeus en effet, dit Péguy – et plutôt sans doute le Zeus olympien que le Zeus  $\Xi\acute{\epsilon}\nu\iota\omicron\varsigma$  –, mais il ne rejette pas Platon, ni Homère, « ni peut-être même assez Aristote » et toute la sagesse humaine de ces peuples d'avant la Grâce. Dans l'ordre de la morale chrétienne. Pascal qui, par ailleurs, serait assez souvent tenté par l'attitude antihumaniste des jansénistes, avait bien vu que la mission propre du stoïcisme, quoi qu'il en soit du succès de son effort, avait été d'apporter, de fournir au monde antique un « sacré » provisoire. Les exemples plus familiers de Péguy sont à reprendre ici. Celui du vieillard antique dont la grandeur est « figure » de la grandeur du vieillard chrétien, dans le sens où Pascal disait que l'Ancien Testament est « figuratif » du Nouveau. Sans qu'il ait appliqué la même interprétation figurative à chacun de ses exemples, il n'est pas-téméraire de penser que, dans le masque tragique d'Œdipe aveugle et mendiant, Péguy ait entrevu la préfiguration du visage du Grand Pauvre et Crucifié des Nations, comme celle de la charité chrétienne universelle, et du type du « Mendiant ingrat », comme dirait Léon Bloy, dans la

figure du Suppliant et dans le recours de tous les miséreux à la protection de Zeus. En tous cas nous possédons cette affirmation générale pour nous d'importance majeure, et qui nous donne la clef même de l'humanisme chrétien de Péguy : « Le monde antique est comme un moule et une préfiguration temporelle du monde chrétien. »<sup>11</sup>

Il ne faut pas dire en effet que l'Antiquité fut sans grâce, il y eut sur elle « une grâce secrète, une grâce antérieure ». Une âme chrétienne pourra donc partiellement s'édifier sur cette âme antique et elle sera, pour reprendre les comparaisons de Péguy, comme la maison bâtie sur la cave, comme le midi plus mûr d'avoir été préparé par un beau matin, comme la journée plus pleine parce qu'elle a eu une veille. Veille, matin, cave, crypte de nos cathédrales extérieures et intimes, telle est l'éminente dignité de cette sagesse d'avant le baptême, d'avant le Christ.

Puisque le mot d'ordre du christianisme et son principe d'explication, comme l'avait noté Pascal, se résume ainsi : « tout par rapport à Jésus-Christ », la seule histoire acceptable du monde antique est derechef celle du *Discours sur l'histoire universelle* de Bossuet. Reprenant cette grande perspective christocentrique, Péguy se penche sur le berceau du Sauveur, sur le berceau temporel de l'Incarnation et de la Rédemption et rend hommage à chacun des trois grandes peuples providentiels, pour leur apport propre à l'Événement : à Israël qui a fourni Dieu et le temps, à Rome qui a fourni la voûte romaine, la légion, l'empire et le lieu, à la Grèce enfin qui a fourni Homère, Platon, toute la sagesse que nous savons et sans doute cette fameuse « pureté » d'esprit pré-évangélique.

C'est dans le grand poème de sa vie, dans cette monumentale *Ève* que Péguy a donné l'expression la plus poétique de cet humanisme christocentrique. Il y a montré les caravanes des civilisations et des sagesse en marche vers l'étable de Bethléem. La caravane de l'hellénisme n'est pas la moins riche en offrandes pour le jeune « seigneur d'hier et d'aujourd'hui ». Héros, voyageurs, conquérants, tous ont marché pour lui et Agamemnon

---

<sup>11</sup> Ch. Péguy, *L'Argent, suite* (N.R.F., p. 224).

et Hercule et Thésée et Hérodote et Alexandre. Et il allait hériter de tout ce monde exceptionnel, « des chênes de Dodone » et « des sapins d'Ithaque », comme des règles des sages, de Pythagore, de Zénon, d'Épicure, d'Aristote, de Platon surtout et de la mort de Socrate :

Les rêves de Platon avaient marché pour lui,  
Du cachot de Socrate aux prisons de Sicile,  
Des soleils idéaux pour lui seul avaient lui  
Et pour lui seul chanté le gigantesque Eschyle

Et le dernier soleil pour lui seul avait lui  
Sur la mort d'Aristote et la mort de Socrate.

sans oublier le temple, le sacrifice et le suppliant :

Il allait hériter des suppliants antiques,  
De Priam et d'Homère et des chœurs de Sophocle  
Il allait hériter du fronton et du socle  
Et du vieillard aveugle et des dèmes attiques.

Et l'antique Hellade avait marché pour lui.<sup>12</sup>

Ainsi l'Hellade, nous venons de le voir, fut une des patries spirituelles de Péguy où, simultanément, son humanisme et son christianisme trouvèrent quelques-unes de leurs plus hautes sources et de purs principes d'exaltation. Mais l'Hellade fut aussi une patrie charnelle, ou plutôt *des* patries qui laissèrent à l'humanité d'impérissables exemples de dévouement et de sacrifice. Péguy le patriote, qui fit en 1914 le don de son sang à la cité, ne pouvait manquer de rendre à la Grèce l'hommage le plus valable, parce que sanctionné par toute sa vie et couronné par sa mort, par quoi il reconnaissait aux valeurs grecques un principe permanent de noblesse civique et d'action.

---

<sup>12</sup> Ch. Péguy, *Ève* (N.R.F., pp. 208-211).

### Patriotisme et Hellénisme de Péguy

Depuis Vauvenargues, Rousseau, et même depuis Amyot et Corneille, bien des enthousiasmes avaient bu aux sources du civisme antique. Aux heures les plus graves de la Révolution française, il s'était opéré comme un ressourcement de cet héroïsme fabuleux. Péguy l'avait bien senti qui donnait comme patrons aux combattants de 93 les hoplites des guerres médiques. Écoutez Clio commémorant les héros de Valmy et de Jemmapes : « Ceux-là sont mes fils, dit l'histoire, et je leur ai donné d'impérissables noms. Grands comme les anciens, héros antiques, héros impérissables. Nul ne fut plus grand, nul ne fut plus antique parmi les héros antiques. Et leur Valmy fut en effet les Thermopyles de la France. »<sup>13</sup>

L'exemple donné au monde civilisé, aux âmes libres par les combattants des Thermopyles, de Marathon et de Salamine n'était pas pour Péguy de ces exemples livresques de manuel d'instruction civique, ni de simples curiosités archéologiques. Il lui paraissait avoir une vertu permanente et toujours actuelle, car, pensait-il, « il y a toujours la croisade » des peuples bien nés contre la barbarie. Ce sentiment de présence vivante et proche de l'héroïsme grec ne pouvait que se fortifier en lui, au cours de ces années de tension et de menace, années chargées comme on dit, d'un ciel d'orage et d'un fusil, entre 1905 et 1914. Et il s'est trouvé alors sur la route de Péguy une amitié symbolique qui, précisément, intéresse ici et la Grèce et la France, et qui a permis à Péguy de vérifier que « bon sang ne peut mentir ». Telle fut la signification de son amitié avec le jeune Ernest Psichari, petit-fils du grand patron du démoticisme<sup>14</sup>.

---

<sup>13</sup> Ch. Péguy, *Clio*, *op. cit.*, p. 86.

<sup>14</sup> Légère erreur. Ernest Psichari (1883-1914) est le *fils* de Jean Psichari (Γιάννης Ψυχάρης ; 1854-1929), écrivain, érudit, professeur de philologie grecque à l'École pratique des hautes études et ardent défenseur de la langue démotique grecque. Le père de Jean, Nicolas Psichari (Νικόλαος Ψυχάρης ; 1823-1897), était commerçant. [N.d.l.R.]



Ernest Psichari, lieutenant au 2<sup>e</sup> régiment d'artillerie coloniale, 1914

Il faut lire le salut fervent que Péguy, tout ému d'avoir trouvé un fils spirituel d'une telle trempe, adresse à Ernest Psichari, sous-lieutenant d'artillerie coloniale en Mauritanie, dans les dernières pages de son *Victor-Marie, comte Hugo*<sup>15</sup> : « Grec, fils de Grec, Français qui, selon le rite antique, selon le rite Grec (hébraïque), (Français) êtes nommé de votre père et prénommé de votre grand-père. » En ce jeune officier, qui, sous le ciel d'Afrique, transportait dans sa trousse un Pascal, un Bossuet, un Vigny, il exultait de rencontrer cette union qui lui était si chère des valeurs humanistes et des valeurs militaires : « Grec, héritier de la sagesse antique. Soldat, qui, dans le défaut de nos professeurs, maintenez, défendez la culture. » En ce jeune homme de double race, comblé d'héritages spirituels (« décuple héritier, héritier de toutes parts ») et qui entendait en être digne, il saluait la renaissance, consolante pour un cœur, comme le sien, accablé par la veulerie et la vénalité de l'époque, d'instincts vieux comme la race, vieux comme les deux races grecque et française, d'instinct de voyage et de colonisation (« Grec héritier des colonies grecques »), instinct impérial et civilisateur, le goût toujours vivace pour l'antique métier d'Alexandre et de César, le courage du risque militaire : Français pour qui *l'Iliade* est vraiment un récit de guerres *comme il y en a* et *l'Odyssée* un récit de voyages *comme il y en a*. Il avait enfin mis la main sur un humaniste complet, non pas un de ces clercs modernes frileux et quinteux, hermétiquement clos dans la tiédeur du cabinet ou la poussière des bibliothèques, mais un humaniste de grand air, de plein air, capable non seulement de lire Homère, mais de le vivre et de s'apparenter finalement à un héros d'Homère.

D'un jeune héros d'Homère, Psichari comme Péguy n'eut-il pas le beau destin tragique ? Péguy avait écrit : « Combien est beau dans Homère le détachement du fruit prématuré ; le sort-précoce ; l'arrachement de celui qui ne remplit pas le destin de sa vie... Μινυρθάδιος αιών, un âge bref, un temps diminué, voilà

---

<sup>15</sup> Ch. Péguy, *Victor-Marie, Comte Hugo*, pp. 227-240 (édition N.R.F.).

précisément... ce qui manque à la grandeur des dieux. Périr inachevés dans un combat militaire. »<sup>16</sup>

Tombés au champ d'honneur, Ernest Psichari dans la Meuse le 22 août 1914, âgé de 31 ans, Charles Péguy à Villeroy, le 5 septembre 1914, âgé de 41 ans, partageant avec d'autres le sort d'un Simoisios d'*Iliade* moderne, ne furent pas privés de cette grandeur d'un destin inachevé, tronqué mais exalté par le sacrifice, et de cette beauté qui couronne non les dieux, mais les seuls héros de la terre.

Si j'ai fait intervenir le nom de Psichari dans cette étude, ce n'est pas seulement parce qu'il éclaire le côté le plus vivant et, disons-le, le plus actuel de l'hellénisme de Péguy, ni seulement parce que ce nom de quelque façon jette un pont entre la Grèce antique et la Grèce moderne, c'est surtout parce qu'à l'occasion de l'hommage qu'il rendait à son jeune ami, fils de Grec, humaniste aux armées, Péguy eut l'occasion, une fois de plus, d'affirmer, dans un texte d'apparence humoristique et paradoxale, les liens de dépendance qui existent entre l'antique mission de la petite Hellade au sein des immensités barbares et une certaine mission historique de la France et par contrecoup la dette de la civilisation française et européenne à l'égard des courageux champions de l'indestructible esprit de liberté. Je désire mettre sous vos yeux ce texte d'or :

Les Français, mon ami, ont repoussé deux grandes fois les barbares. Vous vous en souvenez certainement. Une première fois, habilement dissimulés sous le nom de Grecs, ils repoussèrent, ils refoulèrent l'Orient perse, la barbarie perse, la barbarie persane, la barbarie orientale dans un petit chemin de montagne qui se nommait « les Portes Chaudes » ; ce devait être quelque station thermale ; et dans une sorte de plaine en pente qui se nommait « La plaine de Marathon », où il y avait un coureur ; et par leurs vaisseaux auprès d'une petite île grande comme un mouchoir de poche, peu « conséquente », qui se nomme l'île de Salamine et pourtant cette île sera célébrée entre toutes les îles...<sup>17</sup>

---

<sup>16</sup> Ch. Péguy, *Clio* (p. 208).

<sup>17</sup> Ch. Péguy, *Victor-Marie, comte Hugo* (pp. 230-231).

Novembre, décembre 1940. Étonné et ravi, nous sommes témoin d'un événement historique qui dépasse toute espérance : la résistance heureuse, puis les premières victoires de la Grèce. Et ce texte de Péguy nous revient à l'esprit auréolé de quelle glorieuse actualité !

Péguy encore vivant parmi nous – il n'aurait que 67 ans – eût ressenti comme une joie providentielle, au milieu des tristesses de l'heure, la sincérité de ce sang hellénique, le même chez les hoplites et marins de 480, le même chez un Ernest Psichari, le même chez les evzones de 1940. Si dans son œuvre d'écrivain la petite Grèce moderne n'avait pas tenu grande place<sup>18</sup>, alors il l'eût découverte et de sa grande voix, cette grande voix dont toute notre génération a senti et sent plus que jamais le manque cruel, il eût adressé par le canal, j'imagine, de quelque onde radiophonique, un salut inoubliable à nos ancêtres : les Grecs de 1940.

Lorsque fut publiée, il y a quelques jours, la première liste des soldats grecs tombés ὑπὲρ βωμῶν καὶ ἐστιῶν, pour leur foyer propre et pour les valeurs spirituelles de la cité, nous, n'avons pas pu ne pas évoquer à leur intention, comme un hommage et une oraison, la célèbre « Prière pour nous autres charnels » que Péguy publiait dans *Ève*, en décembre 1913, quelques mois avant sa propre mort, avant la grande épreuve de cette génération sacrifiée. Comment ne vaudrait-elle pas admirablement pour la Grèce où précisément l'attachement au sol a quelque chose de brûlant et de « charnel », où plus qu'ailleurs, il s'agit bien de défendre « l'âtre », « le feu » et « quatre coins de terre », mais quatre coins de terre où

---

<sup>18</sup> Je n'ai pas pu consulter à Athènes une collection complète des *Cahiers de la quinzaine*, pour préciser l'enquête sur ce point précis. J'ai relevé dans *L'Argent* seulement deux ou trois allusions aux guerres balkaniques. Péguy note par exemple que ces guerres ont révélé qu'il existe vraiment des races (il n'est pas défendu de penser qu'il avait en particulier en vue la race grecque) et que la guerre a un réel pouvoir de décision, puisque en trois semaines elle a réglé la question crétoise et la question macédonienne qui traînaient depuis des années. Un autre texte plus précis cite nommément la Grèce : « L'exactitude avait été inventée par les Grecs, Monsieur Rudler. Non point tout à fait par les Grecs qui se battent avec les Turcs, mais par les anciens Grecs. » (*L'Argent, suite*, N.R.F., p. 88, *Cahier* du 27 avril 1913).

l'Esprit, des siècles durant, a soufflé et anime encore en ce moment une lutte où c'est « l'honneur » en même temps que la vie qui est en jeu, une guerre « juste » entre les plus justes guerres, « une guerre antique ».

Heureux ceux qui sont morts pour la terre charnelle  
Mais pourvu que ce fût dans une juste guerre,

[...] Heureux ceux qui sont morts pour quatre coins de terre

Heureux ceux qui sont morts d'une mort solennelle

Heureux ceux qui sont morts pour des cités charnelles  
Car elles sont le corps de la cité de Dieu  
Heureux ceux qui sont morts pour leur âtre et leur feu  
Et les pauvres honneurs des maisons paternelles.

[...] Heureux ceux qui sont morts dans cet embrassement  
Dans l'étreinte d'honneur et le terrestre aveu

[...] HEUREUX CEUX QUI SONT MORTS DANS UNE JUSTE GUERRE,  
HEUREUX LES EPIS MURS ET LES BLES MOISSONNES

HEUREUX CEUX QUI SONT MORTS DANS UNE GUERRE ANTIQUE<sup>19</sup>.

*Athènes, le 18 décembre 1940  
52<sup>e</sup> jour de la guerre gréco-italienne*



---

<sup>19</sup> Ch. Péguy, *Ève* (pp. 132-134).